Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 16 (1915-1916)

Artikel: Sur la mort d'un ami
Autor: Bovet, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-917313

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Das deutsche Volk hat es in seiner Hand, zu einem ehrenhaften Frieden und zur Ruhe zu kommen. Sobald es sich von den Urhebern dieser Verbrechen lossagt, ist das Ende des Krieges in Sicht, weil dann die Verbündeten die Instinkte der Gerechtigkeit und der Humanität, für welche sie kämpfen, befriedigt haben. Aber das ist heute noch nicht möglich, weil in Deutschland die wahre Freiheit noch nicht verstanden wird. Die Regierung und die Führer der öffentlichen Meinung, die tun, wie ihnen die Regierung befiehlt, werden das Volk bis zum letzten möglichen Augenblick täuschen. Sie werden es in seiner Selbstüberhebung ermutigen und die Hoffnung auf Sieg und Weltherrschaft so lange als möglich wach zu erhalten suchen. Aber je länger die Täuschung anhält, um so schrecklicher wird die Enttäuschung sein und um so schwerer die Strafe für die zahllosen Unmenschlichkeiten und die Vergewaltigungen, die ihren Urhebern auferlegt werden wird.

BERN JULIAN GRANDE

□□□

SUR LA MORT D'UN AMI

En novembre 1914 je reçus la visite de M. René Marcq, avocat à Bruxelles. Il venait s'informer sur les sentiments de la Suisse alémanique à l'égard de sa patrie. Enrôlé dans la garde civique au moment de l'invasion allemande, il avait pris part à la retraite de l'armée belge, et, depuis deux mois, il était sans nouvelle aucune de sa femme et de ses enfants. Il parlait de toutes ses douleurs avec un calme héroïque; à la fin de la soirée, quelqu'un lui dit: „Ce que j'admire en vous, c'est que vous n'avez pas eu sur les lèvres un seul mot de haine contre l'Allemagne." M. Marcq sourit et répondit: „Quand vous verrez mon ami Waxweiler, vous verrez qu'il se domine mieux encore."

Et Emile Waxweiler vint à son tour à Zurich, pour préparer la conférence qu'il fit à *Wissen und Leben* le 27 janvier 1915. C'est, depuis deux ans, l'homme dont l'exemple a été pour moi la plus haute leçon. Combien j'en ai vus, à l'Est et à l'Ouest, oublier en un jour tout ce qu'ils enseignaient depuis dix, vingt et trente ans, oublier les notions les plus élémentaires de la critique et de l'information

scientifiques, oublier leurs dettes intellectuelles et morales, oublier les enseignements de l'histoire, le martyre des apôtres, et l'indestructible réalité de la fraternité humaine. Waxweiler, loin d'oublier et de se rétrécir dans la haine, avait grandi dans la douleur. Indifférent à la célébrité qui s'acquiert aujourd'hui par les phrases d'une indignation trop facile, il était si profondément ennemi de toute violence, et si entièrement pénétré d'une cause juste, qu'il avait transformé ses plus cruelles douleurs en une lumière pour l'humanité. Tout meurtri dans son cœur de patriote et tout déçu qu'il fût dans ses amitiés, il n'en restait pas moins sociologue, historien, philosophe, fidèle à la science, sachant bien d'ailleurs qu'elle mène sûrement à la vérité, à la liberté.

Je n'ai point à parler ici ni de sa conférence, ni de son livre sur la Belgique neutre et loyale. Toutes les accusations et même les insinuations y ont été examinées avec calme, et anéanties. Du fameux dossier de l'Etat-major allemand il ne reste rien, rien que le ridicule ajouté à la violence criminelle. La cause est entendue; n'y revenons pas, d'autant plus que le châtiment approche à pas lents et sûrs.

J'interrogeai Waxweiler sur le roi Albert, dont il était l'ami. „Notre roi? me dit-il, — on célèbre en lui un héros; avec raison, sans doute; et pourtant il n'en a pas le tempérament. Sa conduite n'en est que plus belle. C'est avant tout un philosophe, curieux de connaître tous les côtés d'un problème, avec les scrupules d'un Ernest Renan, et qui, lorsqu'il a bien étudié une question, aimerait mieux n'avoir pas à se décider, par crainte de se tromper. Or, le soir du 3 août 1914, le roi n'a pas hésité. Lorsqu'on eut lu, au Conseil des Ministres, l'ultimatum allemand, le roi déclara: Messieurs, c'est la guerre; elle sera longue et terrible; nous n'avons à compter en ce moment ni sur l'Angleterre, ni sur la France: nous serons seuls. Messieurs, c'est la guerre. — Et quand je le revis, trois semaines après, il me dit: N'est-ce pas? On ne pouvait pas agir autrement? — Il avait évidemment, après coup, repris tout le problème et aboutissait logiquement à la seule solution possible: l'honneur."

Nous parlâmes aussi, à plusieurs reprises, de nos deux pays, aux intérêts si semblables à plusieurs égards, et qui se connaissent pourtant si peu. „Après la guerre, disait Waxweiler, il faudra se

connaître mieux. Nous nous retrouverons, en Suisse, en Belgique. Il y a un grand travail à réaliser."

De sa dernière lettre (3 mai 1916) je cite ces lignes: „Ma pensée est souvent en Helvétie et je rêve du jour où j'irai y parler d'une Belgique libérée, ayant reconquis l'estime de tous, même de ceux qui l'ont suspectée, et reprenant, modeste et digne, sa place à côté des nations comme la vôtre."

Depuis deux semaines on parle beaucoup, dans nos journaux, d'une ligue des nations neutres. Je ne vois pas trop, jusqu'à présent, le but qu'on veut donner à cette ligue. S'il s'agit uniquement de garantir nos approvisionnements, méfions-nous! Ce bloc enfariné ne me dirait rien qui vaille! Mais s'il s'agit d'affirmer le droit à l'existence des petites nations pacifiques et l'inviolabilité des traités, alors oui; mais, dans ce cas, qu'on fasse dans cette ligue une place d'honneur à la Belgique! En effet, nul n'ignore (ou ne devrait ignorer) que, si la Belgique n'a pas adhéré au pacte de Londres, c'est qu'elle se considère, aujourd'hui encore, comme une nation neutre; indignement violée, à la vérité, et luttant pour son existence, mais ne renonçant pas pour cela à son idéal de liberté dans la neutralité, comme la Suisse.

Toute ligue des neutres dont la Belgique serait exclue, serait par là même compromise et déshonorée. Si légitimes que soient nos espoirs, et si bien fondée que soit notre attente, nul ne peut *savoir* quelle sera l'issue de la guerre. Mais il est une chose certaine: si la Belgique n'est pas rétablie intégralement dans son territoire et dans ses droits, si elle n'est pas indemnisée pour la violence subie, si elle ne sort pas grandie de cette lutte où le droit est tout entier pour elle, — — ce sera à brève échéance la fin des petites nations, y compris l'Helvétie.

Qu'on se le dise bien, en ce soir du 1er août, quand les feux s'allumeront sur la montagne! Pour moi, je reverrai dans l'ombre une autre flamme encore, plus proche et plus vivante: cette âme loyale et maîtresse d'elle-même que fut Emile Waxweiler. Un accident stupide nous l'a enlevé; son exemple demeure.

ZURICH E. BOVET

□□□